



...s'étendit avec délices dans un coin du compartiment (page 658).

Ils se trouvaient dans une rue étroite, où se dressaient de part et d'autres de hautes murailles sombres, sans ouvertures. L'on n'y voyait pas la moindre maison.

La maison, où vint frapper le géant, était une construction délabrée, comme accoudée sur l'un des hauts murs; elle semblait prête à s'écrouler au moindre choc.

Trois fois, à longues intervalles, le Russe frappa sur la porte.

Une voix se fit entendre, prononçant quelques mots inintelligibles pour Limiet, dont le guide répondit de même, sans doute en Russo. La petite porte s'ouvrit.

Le géant entra, toujours sans se préoccuper le moins du monde de Limiet, qui le suivit dans l'habitation.

Il faisait fort sombre dans cet étroit couloir.

Tout à coup, à la grande stupéfaction de Limiet, une vive lumière brilla... elle semblait provenir d'une lampe électrique fixée au plafond.

Le robuste guide de Limiet avait disparu, faisant place à un petit bonhomme, maigre et toréu comme un sarment de vigne, à la tête chauve, et dont la barbe touchait presque le sol.

Ce singulier personnage fit signe à Limiet de le suivre, et le mena le long du couloir dans le jardin de la misérable habitation, petit lopin de terre entouré également, pour autant qu'on put voir Limiet, de hauts murs.

Au bout de ce jardin, une porte était percée dans le mur. Par là, on pénétra dans un grand parc, que clotûraient sans doute les murs que l'on voyait de la rue.

Ce devait être un fort beau parc, planté d'arbres séculaires, car il y faisait plus obscur encore que dans la rue, quoique la lune se mit tout juste à briller.

Sans doute les frondaisons des arbres se touchaient, formant une espèce de voûte, où la lumière ne pouvait pénétrer.

Après avoir marché une couple de minutes, un léger cri de stupéfaction, et d'admiration aussi, échappa à notre ami Limiet.

Ils avaient quitté l'allée, et se trouvaient devant un splendide château, baigné de clair de lune, et formant un tableau magnifique, avec ses colonnades, ses terrasses, ses tours et ses tourelles...

Cet édifice se trouvait au milieu d'un lac, où un cortège de blancs cygnes glissait lentement. Un beau pont donnait accès à la terrasse du château.

— C'est comme une conte des mille et une nuits, se dit Limiet... Monsieur Knasj serait-il un puissant enchanteur, au lieu d'être le chef des nihilistes ?

Il suivit son guide sur le pont, et remarqua aussitôt qu'à l'étage du château trois fenêtres étaient brillamment éclairées. Ils pénétrèrent dans le péristyle, et arrivèrent, par un escalier monumental, tout en marbre, et couvert d'épais tapis, dans une grande salle, en hémicycle, également toute en marbre, et dont les murs étaient décorés de plusieurs portraits en pied.

Dans cette salle se trouvaient plusieurs hautes portes en bronze.

Le vieux guide de Limiet se dirigea vers l'une de ces portes et appuya sur un bouton.

Quelques secondes après une lourde cloche résonna.

Le guide ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Limiet, qui pénétra dans une petite salle, complètement tapissée de babuts en chêne.

Au centre se trouvait un très grand bureau, chargée de livres et de papiers.

Derrière ce bureau, un homme, jeune encore, la plume à la main et feuilletant, de l'autre, un gros livre.

Il leva la tête.

— C'est impossible que ce soit là Kuasj, se dit Limiet. Que signifie tout cela ?

Le jeune homme, tout vêtu de noir, se leva et, s'approchant de Limiet, il lui dit quelques mots qu'il fut impossible à notre ami de comprendre.

Son interlocuteur s'en aperçut, car il dit immédiatement :

— Parlez-vous l'anglais ?

Et aussitôt il fit suivre en français :

— Ou préférez-vous vous servir de la langue française ?

— Si possible, de cette dernière langue, répondit Limiet.

— Que désirez-vous ?

— Voir monsieur Kuasj.

— Monsieur Kuasj... Vous êtes envoyé par lord Steadily, sans doute ?

— En effet.

— Je préviendrai son Excellence, et lui demanderai s'il veut vous recevoir ? Veuillez vous asseoir.

Limiet prit place dans un fauteuil.

— Son Excellence, se dit-il, Son Excellence?... Et je demande à voir un nihiliste... Est-ce que je rêverais... Steadily s'est-il moqué de moi ?... Pourtant, Taupin a écrit.

Il tâta dans sa poche et y sentit la lettre.

— Je n'ai pas rêvé, se dit-il... Voici la lettre.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et le jeune homme rentra dans la pièce.

— Son Excellence vous attend, dit-il, et il pria le détective de le suivre dans la pièce attenante.

C'était une grande chambre, également tapissée de lourds babuts en chêne, et au centre de laquelle se trouvait un bureau ministre.

Derrière celui-ci était assis un petit homme, également vêtu de noir, qui se leva vivement en voyant Limiet et lui dit en mauvais français :

— Soyez le bienvenu, monsieur... prenez place, je vous prie.

Il serra les deux mains de Limiet dans les siennes et le con-

duisit vers un fauteuil. Ensuite, il alla reprendre sa place derrière son bureau.

— Et comment se portent ce bon lord Peenskilty et sa charmante femme ?

— Ils se portent fort bien, Monsieur... Monsieur...

Limiet hésitait.

— Knasj, reprit le bonhomme, Knasj.

— Ai-je l'honneur d'adresser la parole à Monsieur Knasj ?

— En personne.

Limiet regarda attentivement le bonhomme qui devait être le chef des révolutionnaires russes. Un visage tout rond, haut en couleur, éclairé par deux yeux scintillants, un nez d'oiseau de proie, une large bouche aux grosses lèvres, les cheveux blancs coupés ras, une barbe en collier, également blanc de neige.

— Qu'êtes-vous d'avis de faire pour secourir vos malheureux amis, là-bas, dans ce désert sibérien ?

— Nous tâcherons de les délivrer, répondit Limiet, tout aussi simplement que s'il eût dit : prendre le train pour aller à leur rencontre.

— Et qui fera cela ?

— Moi.

— Vous seul ?

— Sans doute.

— Cela est aussi impossible, mon bon monsieur, que de vouloir prendre la lune avec les dents... Ne connaissez-vous personne, là-bas, qui puisse vous aider ?

— Ame qui vive.

— En ce cas, vous n'atteindrez pas même les abords de ce ort que je connais bien, car j'y ai été enfermé par deux fois !

— C'est pour cela que je viens vous consulter, Monsieur, Monsieur ..

Limiet hésitait de nouveau.

— Knasj, reprit le bonhomme. Je suis Knasj, et personne d'autre. Vous semblez ne pas me croire et vous me regardez comme si j'étais une bête curieuse ? Mon secrétaire a-t-il donc de nouveau jasé ? Il est bavard comme une pie.

— Mais non, reprit Limiet, nous n'avons pas échangé vingt mots.

— Je pensais qu'il m'avait traité d'Excellence, qu'il vous avait dit que j'étais prince, et fait les mille sottises qu'il fait d'ordinaire. J'ai été tout cela, il est vrai, mais il y a des années de cela, et à présent je suis Knasj, tout simplement, le citoyen Knasj, mon cher monsieur.

Et le bonhomme sourit, en clignant de l'œil.

— Quel curieux personnage, se dit Limiet.

— Mais je suis persuadé que vous vous dites : il vaudrait mieux que nous nous occupions de nos amis. C'est ce que nous allons faire. Vous me consultez ? Je répondrai aussi succinctement que possible. Avez-vous de l'argent ?

— Un, deux, trois millions, plus, s'il le faut.

— Bon, cela. Sachez, mon bon monsieur, qu'en Russie et en Sibérie est maître celui qui peut donner de belles sommes. Disposez-vous d'hommes sûrs, prêts à vous suivre ?

— Non... je ne connais personne.

— Je vous les procurerai.

Il prit une enveloppe dans un tiroir du bureau, et la tendit à Limiet.

— Muni de cette lettre, il faudra vous présenter à l'adresse indiquée.

Limiet jeta un coup d'œil sur l'enveloppe.

— Saint-Petersbourg... lut-il.

— Oui, c'est par là qu'on vient en Sibérie. Et si vous voulez réussir dans votre entreprise, il faudra obéir scrupuleusement aux ordres que l'on vous donnera là.

— Je m'y engage.

— En ce cas, il ne me reste qu'à vous souhaiter beaucoup de chance, mon cher monsieur. Je vous dirai encore ceci : en dehors de vos trois amis, vous aurez à enlever un quatrième banni. C'est d'ailleurs tout ce que nos gens vous demandent, en retour du service qu'ils vous rendent. Au revoir, mon cher monsieur.

Le vieillard s'était dressé et accompagna Limiet jusqu'à la porte, en répétant sans cesse :

— Beaucoup de chance ! beaucoup de chance !

Par le même chemin qu'il avait pris pour venir, Limiet fut reconduit, et, peu de minutes après, il se retrouvait dans la rue isolée, devant l'habitation délabrée, à la porte de laquelle le géant l'attendait.

Sans dire un mot, celui-ci se mit à marcher, et conduisit Limiet à grande allure au même endroit où il l'avait trouvé, non loin du pont.

— Je vous remercie infiniment, dit Limiet.

Le géant ne dit mot, n'accorda pas même un regard à Limiet, et se remit à marcher de long en large, près de la tête du pont.

— Comme c'est étrange, se dit Limiet.

Il s'éloignait lorsqu'en se retournant, il vit qu'un homme s'était approché du Russe, et il entendit ce dernier siffler le *God save the king*. Il vit les deux hommes échanger quelques paroles. Puis le géant, suivi par son interlocuteur, se dirigea à grands pas vers le pont.

— Un nouveau visiteur, se dit Limiet, pour Monsieur Knasj, cette excellence russe, qui, du fond d'un palais anglais, dirige la révolution russe. Quel-peuple étrange !

Il fit signe à un cocher qui passait à vide et se fit mener à son hôtel.

Le lendemain, il prit le premier bateau pour Anvers et se rendit immédiatement au château.

En présence de la comtesse, il dit que Jeannot allait bientôt être rendu à la liberté et qu'il s'embarquerait du Japon pour la Belgique.

Le lord l'avait appris du chargé d'affaires d'Angleterre, ajouta Limiet. Ce haut fonctionnaire s'était occupé du sort du petit, avait intercédé auprès du mikado, et avait vu ses efforts couronnés du succès.

Cette nouvelle emplit de joie le cœur endolori de la comtesse.

Victoire, qui se disait qu'il devait y avoir une autre nouvelle, dut se maîtriser pour ne pas se trahir, et s'efforça de partager la comtesse.

Dès que la chose fut possible, elle suivit Limiet dans sa chambre, et notre ami lui fit part de ce qu'il avait appris. Il lui fit également lire la lettre de Taupin.

Les larmes aux yeux, Victoire demanda :

— Quand partez-vous pour Saint-Petersbourg ?

— Cette nuit même.

— Bien, au plus vite au mieux.

Et, faisant tout à coup part d'une idée qui avait germé dans son esprit : Je vous accompagne, poursuivit-elle.

— A Pétersbourg ?

— Oui. — La chose est impossible. — Si, je veux vous aider. — Voilà qui est courageux, mais je dois vous le déconseiller. — Et pourquoi ? — La chose présente trop de dangers. — Je n'en ai cure. — Ce qu'un homme fait sans hésiter, doit faire reculer une faible femme.

— Une faible femme ? Croiriez-vous que je sois une faible femme ? Après tout ce que j'ai vécu, après ma jeunesse si dure, je suis prête à supporter tout, la Sibérie même ne m'effraie pas !

— Je le crois... pardonnez-moi cette expression de faible femme... Mais comprend donc que la présence d'une femme, fut-elle forte et courageuse, ne peut que rendre plus malaisée l'exécution de nos plans... Sa présence seule...

— Croyez-vous qu'en habits masculins je serais présentable ?

— Assurément.

— Eh bien, je vous accompagnerai en habits d'homme.

— Pourquoi vous exposer de gaité de cœur à tous ces dangers, et ce sans la moindre utilité ? N'est-il pas préférable que vous restiez

auprès de la mère du jeune comte, afin de lui donner courage, jusqu'à ce nous puissions ramener son fils dans ses bras ?

— En effet, la pauvre femme serait de nouveau isolée...

— Croyez moi, vous ferez meilleure besogne en lui tenant compagnie.

— En effet... Je regrette de ne... Mais, se reprenant tout à coup, comme involontairement, et sans pouvoir donner de raison, elle poursuivit résolument : non, non, je vous accompagne, je veux coopérer à la délivrance de Jeannot !

— Mais vous le faites, et de la belle façon, puisque vous supporterez tous les frais de l'expédition !

— La belle affaire ! La chose serait possible au premier millionnaire venu ! Non, non, je vous accompagne.

Limiet s'efforça encore de faire changer Victoire d'idée, mais il n'y réussit pas et finalement il ne lui resta qu'à s'incliner.

— Soit, dit-il enfin. Mais que dire à la comtesse ?

— Je m'en occuperai. Elle sera bien aise en apprenant que je vais au devant de son fils.

La jeune fille quitta la pièce. Limiet se coucha immédiatement pour prendre un repos bien mérité. Mais le sommeil ne vint pas vite, car notre Holmes était trop nerveux en songeant à l'entreprise qu'il allait entamer demain.

Et quand enfin Morphée eut pitié de lui, et le prit dans ses bras secourables, Limiet murmurait encore :

— Une femme courageuse, cette petite Victoire... Quelle compagne idéale pour Jeannot !

Les bannis.

Dans l'après-midi, Limiet et Victoire débarquèrent à Anvers. Limiet alla immédiatement acheter des vêtements masculins tandis que la jeune fille se faisait couper son opulente chevelure.

Lorsqu'ils revinrent vers la gare, nul n'aurait pu supposer que ce beau jeune homme, aux traits fins, à la lèvre à peine estompée par une moustache naissante, n'était pas le fils du monsieur d'un certain âge, imberbe lui aussi, qui l'accompagnait.

Le passe-port de Limiet renseignait que Monsieur Limiet, négociant, accompagné de son fils Jean, âgé de dix-sept ans, se rendait en Russie.

Mais Limiet, nul ne l'ignore, était passé maître dans l'art de travestir quelqu'un. Il lui était possible de transformer une vieille grand-mère en un solide tambour-major.

Le voyage vers la Russie ne présenta aucun incident notable. La frontière même fut passée aisément, car nos voyageurs distribuaient l'or à pleines-mains.

La chose n'était pourtant pas fort intelligente, de la part d'un rusé compère comme Limiet.

Il se souvenait de ce que Knasj lui avait dit qu'en Russie l'or ouvrait toutes les portes, mais il y mettait de l'exagération.

Limiet n'avait pas songé que ces gros pourboires, destinés à éviter des ennuis de la part de fonctionnaires, devaient attirer l'attention des limiers de police, si nombreux sur la frontière russe, plus nombreux que les épis sur un champ de blé.

Et c'est ce qui arriva.

Lorsque Limiet partit avec Victoire pour Saint-Petersbourg, un homme élégamment vêtu prit place dans leur compartiment. Limiet n'y prit pas garde. Le nouveau venu ne perdait pas nos amis du regard.

Limiet, on le voit, n'était pas encore un parfait Sherlock Holmes !

Le détective anglais aurait immédiatement reconnu un policier dans le voyageur élégant !

A peine le train s'était-il mis en marche que le Russe sut entrer en conversation avec Victoire.

Il lui offrit une cigarette.

Elle refusa.

L'homme prononça quelques paroles en russe ; Victoire ne comprit point.

Elle lui répondit en anglais qu'elle ne parlait pas le russe ; aussitôt, l'étranger lui dit, dans le plus pur anglais, qu'il possédait parfaitement cette langue.

— Vous êtes anglais ? demanda-t-il.

— Non, fut la réponse. Voici mon père, il est belge.

— Je me le disais, car vous avez le type méridional.

— Ma mère était espagnole.

— Et vous lui ressemblez fort, car vous avez les traits féminins.

Une légère contraction des traits, une rougeur à peine perceptible, décelèrent que ces paroles avaient ému Victoire.

Mais elle se maîtrisa tout aussitôt, et ce fut d'un ton parfaitement calme qu'elle répondit :

— On me l'a souvent assuré... Plus tard, lorsque j'aurai des moustaches, j'aurai sans doute l'air plus viril.

Le moment de trouble du jeune homme n'avait pourtant pas échappé au policier.

— Ils ont l'air suspect, se dit-il.

Et, se tournant vers Limiet, il lui demanda :

— Vous faites un voyage d'agrément ?

Le réponse fut brève : Affaires.

— Ah, vous êtes négociant ? — Oui. — Moi aussi. — Tiens. — Vous allez à Pétersbourg ? — Oui. — Et quelle est votre branche ? —

Limiet regarda le Russe qui se montrait si curieux, avec fixité, puis, sans baisser les yeux, il poursuivit :

— Ma branche ? Des singes... toutes sortes de singes.

— Je ne vous comprends pas.

— Cela est fort peu indispensable, que vous me compreniez. Je fais le commerce de ces singes que l'on place dans les vitrines dans l'Europe occidentale, et qui se considèrent éternellement, sans souffler mot, oui, sans se dire un mot. Je veux les importer en Russie.

L'homme se le tint pour dit, alluma une cigarette et se plongea dans la lecture d'un journal.

— Pourquoi diable cet individu s'occupe-t-il de nous ? demanda Limiet, à part soi. Et il nous regarde sans cesse par dessus son journal. Se douterait-il que je ne suis pas un négociant ? Il faut que je l'observe.

Il bailla une couple de fois s'étira, puis s'endormit avec délices dans un coin du compartiment, ferma les yeux, et parut s'endormir profondément.

Il joua son rôle à la perfection, si bien que le limier russe s'y laissa prendre, et ne remarqua pas que l'œil gauche de Limiet n'était pas complètement fermé.

L'homme plia son journal et le mit en poche... puis il s'adressa du nouveau à Victoire :

— Monsieur votre père n'a pas l'air fort loquace.

— Ce n'est pas son habitude de lier conversation, dans le train, avec le premier voyageur venu.

— Je m'en aperçois... Il voyage beaucoup? — Oui. — En Russie? — Partout. — Moi aussi. J'ai déjà fait une couple de voyages autour du monde. — Ah! — Vous accompagnez toujours votre père? — Oui.

Victoire avait remarqué que Limiet avait rabroué l'étranger, et elle s'était décidé à en faire autant.

L'étranger ne souffla plus mot et se borna à regarder le paysage. De temps à autre, il jetait un regard sur Limiet et sur Victoire, comme s'il eut craint de les voir s'envoler par la portière.

— L'homme nous porte un vil intérêt, se dit Limiet. Il ne nous quitte pour ainsi dire pas des yeux. Il faut que je fasse de même avec lui.

Au premier arrêt du train, l'étranger quitta le compartiment, et n'y reparut plus.

— Il a compris, dit Limiet en français, à Victoire, que nous n'avons rien à lui dire et il est allé promener plus loin sa curiosité.

— Je n'étais guère rassurée, lorsqu'il s'est adressé à moi reprit la marquise. Il a un regard aux lueurs d'acier, qui vous pénètre! Et il a fait immédiatement comprendre qu'il avait reconnu mon sexe.

— Nullement! C'est par hasard qu'il a parlé de vos traits féminins, répliqua Limiet, mais nous remédierons à cela dès que nous serons à Pétersbourg. Je vous donnerai une barbe complète.

— Comme il vous plaira. Mais ma voix?

— Vous l'assourdirez autant que possible. D'ailleurs il a plus d'hommes qu'on ne croit qui ont une voix d'enfant encore qu'ils portent toute leur barbe. L'on s'occupera moins de la force de votre organe que de votre figure. Vous êtes forcée de montrer constamment votre figure, mais vous n'êtes pas obligée de parler constamment.

— En effet.

Ils finirent par arriver à Saint-Pétersbourg.

Dès qu'ils sortirent du wagon, ils virent le Russe, qui, planté à quelques pas, semblait attendre quelqu'un.

— Voilà l'homme, dit Limiet. Il n'a pas de bonnes intentions.

Je ne veux pas le regarder, mais tournez un peu la tête pour voir s'il nous suit.

Victoire fit ce que son compagnon lui demandait, et répondit au bout d'un moment :

— Il nous suit !

— Je m'en doutais. Ne le perdez pas de vue, lorsque nous sortirons de la gare.

— Bien.

Ils sortirent de la gare et prirent place dans une voiture qui les conduirait à l'hôtel que le vieux Knasj avait indiqué à Limiet.

— En inscrivant vos noms dans le registre des voyageurs, lui avait dit Knasj, ayez soin de tracer, d'une façon à peine perceptible, derrière votre nom, une petite croix, formée de six points sur cinq de largeur et vous serez reçu comme le tsar en personne.

Limiet se conforma à ces instructions et vit immédiatement que le maître d'hôtel se montrait d'une politesse raffinée.

Avec beaucoup d'égards, il les conduisit dans leurs appartements, situés au premier étage, et composés d'un salon et de deux chambres à coucher. Il donnait sur une grande place.

Immédiatement, Limiet se dirigea vers la fenêtre, jeta un coup d'œil au dehors, et s'écria :

— Là ! Devant l'hôtel, notre curieux stationne ! Quelles seraient donc ses intentions ? Appartiendrait-il à la police ? Il faut montrer de la prudence, et ne pas aller à la maison dont j'ai l'adresse tant que cet homme est aux abords de l'hôtel. Si les espions nous causent des tracasseries ici même, que sera-ce lorsque nous serons en Sibérie ? Je crois que la partie que nous avons entamée sera des plus difficiles à gagner.

Vous voyez, Victoire, que vous auriez mieux fait de ne pas me suivre.

— Je suis au contraire fort aise d'avoir entrepris le voyage, dit la jeune marquise, car je sens que toutes ces aventures vont me passionner... N'oubliez pas que j'ai du sang espagnol dans les veines... Au reste je ne demande pas mieux que de rencontrer beaucoup d'obstacles et beaucoup d'ennemis, pourvu, bien entendu, que nous finissions par délivrer Jeannot.

— Vous êtes une femme vraiment courageuse, Victoire !

Limiet sonna. Un domestique parut aussitôt. Après s'être profondément incliné, il demanda :

— Votre Seigneurie sait-elle qu'elle a été suivie jusqu'ici ?

— Comment, suivi ?

— Vous pouvez avoir pleine et entière confiance en moi.

Et le domestique, de la main droite, traça un signe de croix sur sa poitrine, six petits coups en hauteur, cinq en largeur.

— Fort bien... Qu'avez-vous à nous communiquer ?

— Un policier, qui fait le service de frontière, stationne sur la place, devant l'hôtel... Il est venu à votre suite.

Limiet demanda au domestique de jeter un coup d'œil sur la place.

— Est-ce cet homme, là, accoudé à ce réverbère ?

— Oui.

— Il a pris, en effet, place dans notre compartiment lorsque nous avons quitté la frontière.

— Nakoff a donc bien vu...

Le domestique s'inclina encore et demanda :

— Que désirez votre seigneurie ?

— Un bon diner.

— Je vous apporterai immédiatement la carte.

Lorsque l'homme se fut éloigné, Limiet dit à sa compagne :

— Nous avons donc été suivis... Le policier n'est pas sûr de son fait, et c'est pourquoi il nous observe, pour acquérir une certitude.

Dès qu'il l'aura, il agira, et nous pourrions bien aller en Sibérie d'autre façon que celle que nous nous étions proposés de réaliser. En tous cas, ce n'est pas maintenant que nous pouvons remettre la lettre à son adresse. Si le policier voit que nous nous rendons chez un nihiliste notoire, sans aucun doute, il n'hésitera pas à nous faire arrêter. Après le diner, nous tiendrons conseil de guerre.

Le domestique, tandis qu'un autre servait à table, s'approcha de Limiet et lui dit :

— Les sorties de l'hôtel sont toutes surveillées.

— Impossible ?

— Si fait. Chaque pas que vous ferez à Petersbourg sera épié par la police.

— Mais cet homme n'a pas quitté sa faction, comment a-t-il pu prévenir les autres policiers ?

— Je l'ignore, ce sont là ses affaires, mais cela importe peu. Je vous assure que toutes les issues de l'hôtel sont surveillées.

Limiet mangea fort peu, perdu dans ses pensées peu gaies. Victoire, au contraire, fit honneur au repas.

La jeune fille avait senti s'éveiller en elle le goût des aventures. Comme elle l'avait rappelé à Limiet, elle était d'origine espagnole, peut-être moresque, et cela se décelait en présence du danger.

Lorsque le diner fut terminé, Limiet dit :

— Je crois que j'ai trouvé le moyen de porter la lettre à son destinataire sans éveiller les soupçons, et sans être inquiété par ce limier. Mais il faut que vous m'aidiez.

— Mon cher monsieur Limiet, répondit Victoire, je vous ai accompagné en Russie pour vous aider dans la mesure de mes fai-

bles forces et je vous prie de disposer de moi... Nous perdons beaucoup de temps, à cause de vos précautions oratoires. Si vous avez besoin de moi, je suis prêt. Un point, c'est tout.

— Je vais vous communiquer mon plan, répondit Limiet, mais il faut d'abord que je prenne un renseignement.

Il sonna.

Le domestique parut, et Limiet lui posa la question suivante :

— N'y a-t-il qu'un seul policier de garde, devant l'entrée principale de l'hôtel ?

— J'enverrai immédiatement Nakoff aux renseignements... Dans une dizaine de minutes, vous serez averti.

— S'il n'y a qu'un seul homme, dit Limiet à Victoire, je veux tenter le stratagème suivant : Vous quitterez l'hôtel par l'entrée principale, en tenant ostensiblement une lettre à la main. Vous marcherez vivement, d'un pas pressé.

Après avoir longé trois rues, mais trois rues principales, entendez bien, vous ralentissez, et vous tâcherez de trouver une voiture. Faites comme si vous vous étiez égarée. Lorsque vous aurez trouvé une voiture, faites vous ramener à l'hôtel. Entretemps j'aurai quitté l'hôtel, également par l'entrée principale, et me serai rendu en voiture chez le destinataire de ma lettre. Qu'en dites vous ?

— Fort bien trouvé. Je suis prêt. Mais si le policier ne me suit pas ?

— En ce cas, il faudra trouver autre chose.

A ce moment, le domestique reparut.

— Nakoff est allé voir, dit-il. Il n'y a qu'un seul homme à chaque issue. Sur la place, devant l'entrée principale, ne se trouve que l'homme qui vous poursuit depuis la frontière.

— Je vous remercie...

Quelques minutes après, Victoire quittant vivement l'hôtel, tenant une lettre à la main. Elle traversa la place d'un pas pressé. Limiet, caché derrière les rideaux de sa chambre, la suivait anxieusement du regard. Tout à coup, un sourire vint se jouer sur ses lèvres... Il avait vu le policier russe se mettre à la poursuite de Victoire.

— Ça y est ! s'écria-t-il, en se frottant les mains. Cela a réussi. Il s'est laissé prendre comme un enfant !... à présent, faisons vite et bien.

Il tâta dans sa poche, pour s'assurer qu'elle contenait toujours la précieuse lettre de Knasj et descendit.

Il quitta l'hôtel, sauta dans une voiture qui se trouvait devant l'hôtel et jeta au cocher l'adresse que Knasj lui avait communiquée et qu'il avait apprise par cœur.

Un quart d'heure après, il arrivait à destination.

Il se trouvait devant une maison à plusieurs étages.

Il entra, car la porte était entre baillée, et aperçut un homme, assis dans le corridor, et qui semblait ne se soucier que de son journal, qu'il lisait attentivement, sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Limiet s'approcha de lui et lui demanda en français :

— Monsieur Poltawsky habite-t-il ici ?

Nulle réponse.

Le lecteur n'avait pas même levé la tête.

Limiet répéta sa question, d'un ton plus haut, tout en frappant l'homme sur l'épaule :

— Poltawsky.

L'interpellé se dressa, effrayé, et laissa tomber son journal. Il regarda Limiet d'un air interrogateur.

— Serait-il sourd ? demanda celui-ci, et, criant presque, il répéta encore : Poltawsky !

L'homme secoua négativement la tête.

— Non ? Comment est-ce possible ?

Limiet sortit sa lettre et la montra au portier, car c'était là sans doute la fonction de l'enragé lecteur.

A peine celui-ci y avait-il jeté les yeux que son attitude se modifia brusquement.

De la main droite, il traça sur sa poitrine la croix cabalistique.

— Nous y voilà, se dit le détective, et il inclina la tête en signe d'affirmation.

L'homme lui fit signe de le suivre, et, le précédant, il le mena à travers la large corridor, dans une cour centrale, entourée de tous côtés de hauts bâtiments, percés de centaines de petites fenêtres carrées.

Les bâtiments étaient si hauts, que dans la cour il ne régnait qu'un jour incertain.

Le concierge traversa la cour, ouvrit une petite porte basse et gravit un escalier en colimaçon.

Il y faisait si sombre que Limiet suivit son guide à quatre pattes, craignant sinon de manquer pied et de faire une chute terrible.

Le concierge avait sans doute l'intention de mener Limiet sur le toit de la maison, car il ne cessait de monter.

— Poltawsky semble habiter bien haut, se dit Limiet. Je ne crois pas que je vais trouver ici une excellence, comme à Londres.

Enfin, l'homme s'arrêta devant une porte basse, et trappa.

Une voix cria une réponse de l'intérieur de la chambre.

La petite porte s'ouvrit et la lumière aveuglante du jour, pénétrant à flots par une large baie pratiquée dans le toit, faillit aveugler Limiet.

Il entra dans la pièce, tandis que derrière lui le concierge fermait la porte.

Limiet entendit qu'on poussait le verrou.

— Je crois que l'on m'emprisonne, se dit-il.

Dans la chambre, dont le toit formait le plafond, se trouvaient une table vermoulue et une chaise boiteuse.

En dehors d'un grand coffre poussé dans un coin il n'y avait pas d'autres meubles.

Sur la table se trouvaient une statuette de saint, dans une sorte de petite niche triangulaire, une longue et mince chandelle plantée dans un petit tas de sable, et quelques livres.

Derrière la table se trouvait un homme qui dit à Limiet quelques paroles, en russe.

— Je ne parle que le français et l'anglais, dit Limiet en français.

— En ce cas, reprit son interlocuteur, vous avez de la chance que je parle le français.. Que désirez-vous ?

— Ai-je l'honneur d'adresser la parole à Monsieur Poltawsky ?

— L'honneur est mince... Oui, c'est moi... Dites-moi, à présent, ce que vous venez faire ici, car mes moments sont comptés. A tout moment, la police peut faire irruption ici, et, en ce cas, je ne vous serais plus d'une aide bien efficace... Vous connaissez l'histoire de Damoclès, menacé par une épée suspendue au-dessus de sa tête par un fil de soie... Eh bien, au-dessus de ma tête à moi flotte sans cesse le noeud coulant d'une potence.

Limiet prit dans sa poche la lettre de Knasj et la tendit à Poltawsky.

Celui-ci regarda la suscription.

— Tiens, de Knasj... L'avez-vous vu et lui avez-vous parlé ?

— Il y a une bonne semaine je l'ai vu à Londres.

— Et comment se porte le vieux scélérat ?

Limiet regarda son interlocuteur avec stupéfaction.

— Pardonnez-moi cette expression, fit ce dernier, qui s'en aperçut. Nous sommes amis intimes, Knasj et moi, et je le nomme toujours vieux scélérat, parce qu'il appartient à la noblesse russe, qui n'a que des scélérats dans ses rangs... A-t-il beaucoup souffert là-bas en Sibérie t... Est-il rétabli ?

— Pour autant que j'ai pu m'en assurer, il était en fort bonne santé, Monsieur Poltawsky.

— Tant mieux... il nous est nécessaire... Que pourrions nous faire sans lui, ici, dans cette galère ?

Il ouvrit l'enveloppe et se mit à lire la lettre de Knasj.

Limiet en profita pour le dévisager curieusement.

Poltawsky avait une figure qui n'inspirait pas la moindre confiance.

Elle était complètement en opposition avec le ton léger que l'homme avait pris en s'adressant à Limiet.

Figurez vous une longue figure maigre et osseuse, avec la peau tirée, une peau de couleur jaune sale, comme du vieux parchemin, ayant séjourné longtemps dans un lieu poudreux.

Le crâne, sur lequel ne se trouvait pas le moindre cheveu, était haut bombé, et était taillé en pain de sucre.

De noirs sourcils touffus ombrageaient les yeux, et se rejoignaient sur le nez.

Les yeux, petits, et d'un bleu d'acier, étaient profondément enfoncés dans les orbites, mais semblaient avoir une force magnétique, car, lorsque Poltawsky avait dirigé ses regards sur Limiet, ce dernier avait senti ce regard lui fouiller le crâne.

Le nez était fort long et mince, au-dessus d'une bouche presque décharnée. Le menton pointu était orné de quelques touffes de poils grisâtres.

D'énormes oreilles, également en parchemin, formaient comme deux ailes à cette tête singulière.

L'homme devait être de haute taille, car son buste dépassait de beaucoup la table.

Le cou et la poitrine, couverts de poils, étaient découverts par un veston si maculé, si sale, que l'on eût juré que Monsieur Poltawsky n'avait eu d'autre vêtement depuis soixante ans.

— Quelle étrange figure ! se disait Limiet. Je n'aurais pas la moindre confiance en lui... Mais ce doit être une impression fautive, car le confident de Knasj doit être un honnête homme... Les apparences sont parfois trompeuses... Pourvu qu'il m'aide dans mon entreprise, je ne me soucie guère du reste.

Poltawsky posa la lettre sur la table et regarda Limiet avec insistance.

— Je sais tout à présent, fit-il lentement... nous vous aiderons.

— Je vous remer...

Le Russe ne le laissa pas achever.

— Ne remerciez pas trop tôt, dit-il. Qui sait si, d'ici un moment, vous ne le retirerez pas. Vous n'avez qu'une mince expérience de la vie, mon cher monsieur ! Ne remerciez jamais quelqu'un avant qu'il ne l'ait mérité. Il arrive si peu qu'un remerciement peut être accepté ! Vous connaissez les conditions ?

Limiet regarda l'homme d'un air interrogateur.

— Vous ne me comprenez point ?... Vous savez pourtant ce que vous avez à faire, pour que nous consentions à vous aider ?

— Oui, délivrer un de vos amis, en même temps que les nôtres.

— Oui, c'est là une des conditions et elle ne sera pas rem-

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
